



ISSN 1951-6088

ISSN en ligne 2260-653X

Le fantasme de l'Europe dans les écrits maghrébins francophones entre Euphorie et dysphorie

Amina Meziani

Université Batna 2, Algérie

a.meziani@univ-batna2.dz

<https://orcid.org/0000-0003-4108-5648>

Reçu le 30-06-2021 / Évalué le 30-08-2021 / Accepté le 15-10-2021

Résumé

L'ascension des flux migratoires depuis le début du 21^e siècle, est considérée comme un tournant décisif dans l'Histoire de l'Europe. La question de l'immigration est devenue, *de facto*, un enjeu politique, social et économique prégnant. La littérature francophone maghrébine n'est jamais restée en marge de ces bouleversements générés par ce phénomène. Elle a fait du sujet de l'immigration une thématique ancrée dans le débat identitaire et linguistique. Elle incarne les idées, les craintes, les fantasmes et les aspirations des personnages et des écrivains. Plusieurs écrits décrivent le fantasme des « bruleurs » de frontières et des papiers qui prennent tous les risques pour rejoindre l'Eldorado européen, un fantasme qui prend souvent des allures dramatiques allant à l'encontre de leurs représentations d'une Europe qui peut les libérer de leur malaise. Dans cette contribution, nous présenterons une analyse de deux œuvres littéraires, celle de Tahar Benjelloun « Partir » et celle de Salim Bachi « Amour et aventures de Sindbad le Marin » qui décrivent les périples de jeunes maghrébines quittant leurs pays vers l'Europe. Notre intérêt portera sur l'image de l'Europe contemporaine véhiculée dans ces romans et sur le basculement des personnages d'un état euphorique à un état dysphorique.

Mots-clés : Fantasme, dysphorie, euphorie, émigration, Europe

The fantasy of Europe in French-speaking Maghreb writings between Euphoria and dysphoria

Abstract

The rise of migratory flows since the beginning of the 21st century is considered a decisive turning point in the history of Europe. The question of immigration has become, *de facto*, a significant political, social and economic issue. The Maghreb Francophone literature has never remained on the sidelines of these upheavals generated by this phenomenon. It has made the subject of immigration a theme anchored in the debate on identity and language. It embodies the ideas, fears, fantasies and aspirations of characters and writers. Several writings describe the fantasy of the « burners » of borders and papers who take all the risks to reach the European Eldorado, a fantasy that often takes dramatic turns going against their representations of a Europe that can liberate them from their malaise.

In this contribution, we will present an analysis of two literary works, that of Tahar Benjelloun «Partir» and that of Salim Bachi «Amour et aventures de Sindbad le Marin» which describe the journeys of young Maghrebi women leaving their countries for Europe. Our interest will focus on the image of contemporary Europe conveyed in these novels and on the shift of the characters from a euphoric state to a dysphoric state.

Keywords : Fantasy, dysphoria, euphoria, emigration, Europe

Introduction

La mobilité, l'imaginaire, les tensions identitaires sont des thématiques qui ont longtemps captivé la littérature. Souvent, les écrits maghrébins francophones se sont inscrits dans une mouvance spatiale et temporelle particulière, ils se nourrissent d'aventures et de voyages nous conférant des lectures contextuelles pluridimensionnelles. À l'heure où, dans ce contexte de mondialisation-globalisation, la mobilité des personnes, légale ou clandestine, s'affirme et s'accélère, cette littérature se positionne en tant que vectrice de ce phénomène. Elle porte les voix de ceux pour qui la fuite représente l'unique échappatoire d'un désespoir pesant et persistant.

L'éclosion de la littérature maghrébine francophone dite de l'émigration/immigration propulsée dans les romans de Dib, Ben Jelloun, Begag, Boudjedra, regorge de thématiques liées à la mobilité, à l'identité, à l'altérité, à l'espace et au temps. Ces notions s'entrecroisent pour nous offrir des voies d'analyses diverses. Les personnages de ces auteurs retracent des chemins divergents à la recherche d'un bonheur égaré dans leurs pays. Beaucoup d'entre eux choisissent l'Europe pour de multiples raisons, historiques, culturelles, sociétales, etc.

L'Europe, est un espace qui a longtemps fasciné des écrivains par son enracinement culturel, ses réalisations artistiques et par ses lieux de culte et de mémoire. Beaucoup d'œuvres témoignent de ce lien affectif et contrasté avec une Europe, tantôt idéalisée, tantôt haïe, elle déclenche chez l'écrivain, des sentiments et images hétérogènes qu'il extériorise par l'entremise de l'écriture. Lynch (1976) considère à ce sujet que la ville lisible suscite chez l'observateur, -l'écrivain-, de fortes images et produit des symboles porteurs de profondes significations.

Dès le début des années 2000, les Harraga¹ de l'Afrique du nord se font de plus en plus nombreux. Ils choisissent l'Europe de par sa proximité géographique mais aussi à cause d'une image souvent idéalisée véhiculée particulièrement dans les médias et les réseaux sociaux. En s'emparant de la thématique de l'émigration clandestine en particulier, la littérature maghrébine accorde à l'Europe une place grandissante dans les récits fictionnels et de voyage.

Notre contribution aspire à montrer de quelle manière cette littérature présente l'Europe des années post 1990 par l'entremise d'une migration du désespoir. Comment le basculement d'un état euphorique à un état dysphorique se réalise-t-il dans l'expérience de l'émigration ?

Afin de répondre à ces questions, nous dirons que l'Europe, choisie par ces personnages comme refuge effectif et mental, contribuerait à leur basculement d'une euphorie du départ à une dysphorie du retour. Or, le fantasme de l'Europe se révélerait une expérience utopique affectée par la nostalgie, le remords, le morcellement de soi et l'errance.

Dans l'imaginaire collectif maghrébin, l'Europe prend des formes multiples. On la réduit parfois à quelques pays ou à quelques villes ou on se la représente bien plus qu'un continent, un univers, un ailleurs différent historiquement, culturellement et socialement. La lecture de l'Europe dans la littérature invite à explorer le passé et le présent, les images construites de l'Europe font écho à la mémoire collective, aux tensions identitaires et au rapport à l'Autre. C'est la raison pour laquelle notre objectif nous contraint à poser, comme axiome à la réflexion, la nécessité de confronter deux œuvres qui relatent les périples de deux jeunes maghrébins ayant choisi de traverser la méditerranée pour atteindre l'Europe de leurs rêves.

Cet article interroge à travers le roman de Salim Bachi, *Amour et aventures de Sindbad le marin*², et celui de Tahar Ben Jelloun, *Partir*³, l'image de l'Europe déployée en contexte maghrébin. Les personnages des deux œuvres errent, fuient et cherchent, à travers une mobilité physique et existentielle, une Europe fantasmée qui, croient-ils, redéfinira leurs vies et les sauvera d'un passé et d'un présent maudits. À travers nos analyses, nous souhaitons examiner de près les expériences d'exil et d'errance de migrants maghrébins qui par une description acerbe de leurs parcours, attestent d'un phénomène complexe et multifactoriel.

1. L'euphorie de l'émigration : l'idéal confisqué

1.1. Vers une renaissance de Sindbad

Sindbad est un harraga des temps modernes, héros de l'histoire du voyage et de l'amour et d'un récit qui ressuscite les mythes universels d'Ulysse et de Sindbad le marin. Le héros quitte Carthago (Alger) sa ville natale pour renaître et incarner de nouvelles valeurs : « un homme neuf dans un pays neuf » (Bachi, 2010 :17). Il parcourt ainsi la Méditerranée jusqu'à Damas, en passant par Rome, Paris, Alep ou Bagdad. Cet amoureux de la beauté et des femmes, après avoir dilapidé tout son héritage, entame une série de voyages à la recherche d'un bonheur spolié et d'un Eden terrestre.

Le récit recèle à partir de son titre une intertextualité confirmée, celle des contes des mille et une nuit qui, par sa réécriture et réinvention marque sa renaissance. La recréation du mythe se confirme non seulement par le personnage principal mais par la ville d'Alger appelée Carthago par allusion à Carthage qui nous rappelle l'empire romain.

Dans le roman de Bachi, le fantasme de l'Europe fait partie d'un imaginaire qui permet au personnage de planer en dehors d'un vécu amer et d'une réalité déstabilisante. L'écriture de Bachi emporte le lecteur dans le courant du songe à travers la mobilité hallucinante de Sindbad qui se refuse à toute fixité et vit comme un dormeur-éveillé des contes des Mille et Une Nuit. La pulsion et le délire le poussent à échapper à un pays qui s'enflamme chaque jour d'une manière différente et qui l'enferme dans une solitude mortifère.

Ce roman féérique invite le lecteur à une odyssée des temps modernes en recréant un sindbad à chaque époque, avide de voyages et d'amour ; « Sindbad était immortel : il renaissait à chaque génération et il s'incarnait dans un jeune homme à l'âme voyageuse, à la besace vide, aux yeux remplis de merveilles qui échouaient toujours dans une ville étrangère aux mœurs incompréhensibles » (Bachi, 2010 : 141).

Sindbad est un jouisseur qui songe continuellement aux plaisirs de la vie sans avoir de mission précise : « vivre vite, partir loin, aimer le plus, tel est mon programme » (Bachi, 2010 : 18). L'Occident pour lui est une porte vers la liberté et la joie de vivre, une terre enchantée ouverte à toutes les folies et à tous les fantasmes.

1.2. *Partir* : L'identité « brulée »

L'auteur de *Partir* consacre sa plume aux maux de la société marocaine des années 90 où le trafic, la délinquance, la corruption font partie du quotidien de la ville de Tanger. Tahar Ben Jelloun explore tous les fléaux et souffrances de jeunes Marocains marginaux qui se détachent progressivement de leur pays et rêvent de traverser la mer vers l'Europe.

Partir est un roman enraciné dans la douleur et la déception, dans la crainte et la fuite. Azel, le personnage principal du roman, est un jeune diplômé tangérois, déçu de la vie modeste qu'il mène, passe le plus clair de son temps dans un café à observer les côtes espagnoles et la mer qui le sépare de son rêve, une mer séduisante et assassine.

C'est sur le bateau *Toutia*, symbolisée par une femme tatouée, épouse du capitaine, qu'Azal et les jeunes du village espèrent embarquer. « Toutia » [...] c'est l'araignée tantôt dévoreuse de chair humaine, tantôt bienfaitrice parce que transformée en une voix leur apprenant que cette nuit n'est pas la bonne et qu'il faut remettre le voyage à une autre fois. » (Ben Jelloun, 2006 :318). Toutia l'ogresse obsède les jeunes qui attendent le moment où elle se transforme en tapis magique les transportant en direction de l'Europe. Les jeunes tangeroises, quant à elles, fantasment sur un mari européen, français ou espagnol, d'autres se prostituent en attendant de jours meilleurs.

Azal fuit sa patrie, symbole de stabilité et de générosité infinie, il vit dans un pays qui le prive de sécurité et de droits, lui qui est diplômé en droit, se fait tabasser et humilié dans un pays qui lui tourne le dos. Son fantasme à lui, c'est partir par un miracle, par une grâce de Dieu qui lui fera oublier les cruautés de sa ville.

Entre Tanger et Barcelone, se concrétise une vision du monde qui, selon Lukacs (1989), est le lieu où se rencontrent les différentes luttes : idéologique, culturelle, familiale et politique de l'écrivain et de la société dans lesquelles il évolue. C'est ce que l'auteur nous dévoile dans son œuvre en nous relatant le morcellement identitaire d'Azal. À travers un exil non assumé et une sexualité regrettée, ce personnage développe une identité fragmentée qui évolue dans un contexte de l'entre-deux, de l'instabilité et des luttes.

1.3. Sindbad et Azal : Des héros problématiques ?

Dans le but d'appréhender les périples des personnages des deux œuvres et de comprendre le basculement de l'euphorie à la dysphorie, il semble judicieux de contempler les origines de leur choix d'exil. Repoussés par un passé obscur et traumatisant, Sindbad et Azal rompent avec la terre de leurs ancêtres qui ne correspond plus à leur idéal. La quête de Soi est une problématique nodale dans les deux romans dont les prosateurs nous révèlent la complexité. Sindbad est un personnage qui se révolte contre les normes de la société et choisit de s'en détacher par l'errance et les mésaventures amoureuses. Tous ses comportements ne se conforment pas aux valeurs de sa société, il prend sa revanche de son vécu et de la société qui a fait de lui un être marginal. Azal quant à lui se confronte à une réalité troublante, lui qui diplômé en droit s'aperçoit que le droit de vivre dignement est impossible au Maroc où même la pauvreté est perçue comme un délit : « dans ce pays, tout est faux, tout le monde s'arrange, et moi je refuse de m'arranger, j'ai fait des études de droit dans un état qui ignore le droit tout en faisant semblant de faire respecter les lois. » (Ben Jelloun, 2006 : 20)

Si le héros problématique se caractérise par la quête d'un idéal et d'une fin tragique, Sindbad et Azel correspondent à cette définition. Tous les deux mènent, par leurs voyages, une sublimation (Goldmann, 1967). Ils fuient des pays affectés par toutes les exactions et barricadés de traditions contradictoires. Ils ont agi contre les dogmes en cherchant des plaisirs contraires aux valeurs sociale et religieuse. Azel lance un appel à son pays :

mon pays[...]débarrasse-nous de ces voyous qui te saignent parce qu'ils trouvent des protections là où ils devraient rencontrer la justice et la prison, débarrasse-nous de ces brutes qui ne connaissent la loi que pour la détourner, rien ne les arrête, «l'argent, comme dit ma mère, donne du sucre aux choses amères! (Ben Jelloun, 2018 : 90).

Immigrer en tant qu'expérience imaginaire délivre les deux personnages des conditions pesantes et leur promet un avenir meilleur dans l'Europe paradisiaque. Toutefois, qu'ils brûlent leurs papiers ou leurs identités, ces rêveurs sont confrontés à une réalité troublante, celle d'un exil glacial et rigide. L'exode de ces jeunes leur impose ses vicissitudes, un sentiment de solitude, un exil intérieur qui mène les héros problématiques à la « dégradation » (Goldmann, 1976).

2. De l'Europe fantasmée au pays mal aimé

2.1. A la recherche de l'Eldorado perdu

De nombreux facteurs font que le phénomène migratoire s'accroît à l'aube du 21^e siècle, les inégalités sociales, les problèmes sécuritaires et politiques, les baillons et menottes des sociétés conservatrices, etc. marquent un tournant décisif dans l'histoire contemporaine et créent, chez ces « migrants », deux mondes opposés et une identité en continuelle reconstitution. La traversée du pays d'origine est motivée par la conscience d'un destin incertain et le fantasme d'une vie digne et paisible.

La littérature maghrébine ancrée dans la problématique migratoire dresse le portrait des souffrances des jeunes et des sociétés dont ils sont issus. En Afrique du Nord, l'obsession de l'Europe est omniprésente, elle hante les esprits de ceux qui veulent échapper au quotidien sombre qui leur est imposé. Azel s'extériorise en s'adressant à un policier :

T'en fais pas, je vais pas brûler, juste regarder les camions embarquer. C'est mon droit d'envier les caisses ! Je voudrais être une de ces caisses, non pas être dedans, j'étoufferais, mais être une caisse de marchandise déposée dans un hangar en Europe, sur une terre de liberté et de prospérité (Ben Jelloun, 2006 : 11).

L'homme espiègle, le clandestin sans papiers, héros du récit de Bachi, mène une vie d'aventurier. Il décide alors de rompre le cordon ombilical avec son pays, accoste dans de multiples ports et affronte des épreuves déstabilisantes en rencontrant des délinquants, mafieux et clandestins. Pourtant il a cru fuir Carthago, la ville invivable « engloutie par la mémoire et les terribles massacres » (Bachi, 2010, 57). Sindbad et tous les « bruleurs des frontières » espèrent s'exiler au paradis et fuir ainsi les décombres de leurs pays :

C'était la raison même qui l'avait poussé à fuir la calamité qui s'abattait sur Carthago avec la régularité d'un métronome. La cité brûlait chaque jour, chaque jour de manière différente. Il comprenait aussi que les gamins de la ville, las de leur enfer, se mettent à construire les radeaux de leurs échouages hideux. La nuit ils s'éloignaient des lumières de Carthago et, au bord de la mer, ils échafaudaient leurs embarcations comme on tisse des rêves opiomanes. Ils bâtissaient leurs naufrages parce qu'on ne les laissait pas dérouler la trame de leur existence (Bachi, 2010, 54-55).

Pour les harragas, l'Europe est leur Eldorado, celui qui les libérera de leurs interminables maux, les arrachera d'un pays devenu hideux et invivable. Plusieurs parmi eux, croient pouvoir s'enrichir en Europe, se débarrasser de tous les soucis qui les enchainent, tel était le cas de Sindbad : « J'embarquai donc à bord d'une barque de pêcheur avec une vingtaine d'autres personnes à la conquête de l'Europe où je pensais faire fortune puis revenir parmi les miens vivre sur le même train » (Bachi, 2010, 57).

L'aventurier de Bachi, décide alors de fuir et de chercher un destin qui correspond à ses rêves : « A Carthago, on nous appelait les Harragas-les incendiaires- ceux qui mettaient le feu à leurs papiers d'identité. Langage imagé qui me plaisait à moi, Sindbad, embarqué dans une histoire qui me dépassait par la faute de mon étourderie » (Bachi, 2010 : 6).

Pour réaliser leur idéal, les jeunes étaient prêts à tout sacrifier, toutes les solutions étaient les bienvenues. Ils brisent tous les interdits et transgressent toutes les lois pourvu que leur rêve se concrétise. Sindbad décrit cette aventure, très souvent tragique, comme suit :

Dans la chaloupe, nous étions entassés comme des animaux, sans vivres. Pour voyager, chaque passager déboursait l'équivalent d'une année de travail. Parfois, la famille se cotisait pour offrir la traversée. Le patriarche vendait ses moutons, la marâtre ses tapisseries, la marmaille les colifichets fabriqués par amour de l'art. D'étranges odyssees se tramaient ainsi sur la Méditerranée, notre mer blanche, qui se teintait du sang de ces futurs naufragés au large des côtes maltaises ou siciliennes (Bachi, 2010 : 57).

Partir, le roman de Ben Jelloun, s'ouvre sur un espace symbolique, un café, situé sur les côtes de Tanger, qui accueille les jeunes malheureux, une sorte de salle d'attente d'un miracle qui cristallisera leurs rêves : « à Tanger, l'hiver, le café Hafa se transforme en un observatoire des rêves et de leurs conséquences. » (Ben Jelloun, 2006 : 11). « Spania », le pays qui fascine les marocains, ses côtes sont scrutées à longueur de journée par les tangerois qui attendent un miracle les transportant à ce paradis, le quitter pour se réaliser et revenir au pays natal, Azel, dans ses lettres écrites à son pays dit :

Je ne te quitte pas définitivement, tu me prêtes seulement aux Espagnols, nos voisins, nos amis. Nous les connaissons bien, longtemps ils ont été aussi pauvres que nous, et puis un jour, Franco est mort, la démocratie est arrivée, suivie de la prospérité et de la liberté. J'ai appris tout cela à la terrasse des cafés, c'est cet endroit que nous autres Marocains avons choisi pour scruter sans trêve les côtes espagnoles et réciter en chœur l'histoire de ce beau pays. Nous avons fini par entendre des voix, persuadés qu'à force de fixer les côtes une sirène ou un ange aurait pitié de nous et viendrait nous prendre par la main pour nous faire traverser le détroit. La folie lentement nous guettait. C'est comme ça que le petit Rachid s'est retrouvé interné à l'hôpital psychiatrique de Beni Makada. Personne ne savait de quel mal il souffrait, il ne répétait plus qu'un seul mot, «Spania », et refusait de s'alimenter, espérant devenir assez léger pour s'envoler sur les ailes de l'ange! (Ben Jelloun, 2006 : 89).

La littérature met en scène les émotions et le malaise des personnages. Elle autorise tous les excès en présentant objectivement une réalité acerbe et demeure la vectrice de maux, de fantasmes, de rêves utopiques dans un monde mystique refoulant des malheurs inavouables. Dans *Partir*, l'auteur nous offre une phrase très imagée qui résume et cristallise le fantasme de l'Europe :

« La petite Malika, ouvrière dans une usine du port de Tanger, demande à son voisin Azel, sans travail, de lui montrer ses diplômes. - Et toi, lui dit-il, que veux-tu faire plus tard ? - Partir. - Partir...ce n'est pas un métier. - Partir où ? - Partir n'importe où, là-bas par exemple. - L'Espagne ? - Oui, l'Espagne, France, j'y habite déjà en rêve. - Et tu t'y sens bien ? - Cela dépend des nuits » (Ben Jelloun, 2006 : 22).

S'engager dans un projet de migration illégale exige toute une préparation. L'auteur de *Partir* n'omet pas de le souligner en précisant de quoi les jeunes étaient capables pour pouvoir trouver un ailleurs plus réceptif à leurs aspirations :

Tous les copains du café Hafa savent que je suis parti avec le chrétien par pur intérêt, [...] d'ailleurs certains m'enviaient, ils auraient bien aimé rencontrer

quelqu'un qui les emmène dans ses bagages, certains cherchent des femmes, à défaut, ils sont prêts à suivre des mecs, tout le monde le sait, on en parle dans les cafés, notre réputation est faite, elle est bien mauvaise (Ben Jelloun, 2006 : 97).

2.2. L'Europe et l'image contrastée

La représentation de l'Europe dans l'imaginaire collectif est le fruit d'un passé tourmenté, que ce soit pour le Maroc ou pour l'Algérie, les deux occupées autrefois par des Européens. Vouloir déceler l'image actuelle de l'Europe peut suivre un schéma itératif, revenir au passé pour comprendre le présent. C'est ce que nous propose Bachi par son personnage mythique Sindbad. Il décrit abondamment la France sans omettre de l'associer à l'histoire et aux malheurs infligés aux Algériens par la colonisation :

Lorsque Chafouin 1er, président à vie, eut avalé son dernier pois chiche, il entra dans d'horribles spasmes et douleurs dignes des enfers...on le poussa dans un jet privé qui le transporta en France, au Val de Grâce, dans la gueule du loup en quelque sorte si l'on songe que Chafouin 1er s'emportait la veille encore contre l'ancienne puissance coloniale et demandait aux instances internationales de sanctionner la vieille putain de France qui avait autant torturé d'Algériens que l'Algérie indépendante et populaire, ce que ne supportait pas Chafouin 1^{er}, roi des Belges d'Afrique du Nord (Bachi, 2006 : 173).

L'usage de l'expression « gueule du loup » révèle une représentation négative de la France, c'est un retour à l'Histoire et à ce qu'elle recèle comme tensions et injustices. Le sarcasme par lequel Bachi décrit le paradoxe de se révolter contre la France et partir après l'indépendance se soigner au Val de Grace. Cette image contrastée de la France qui l'impressionne par ses hommes de Lettres et le déçoit par son passé colonisateur se traduit par l'usage de l'expression « Gueule du loup » qui a été aussi employée au féminin pour désigner l'occupation romaine qu'a connue l'Algérie. Sindbad raconte au Dormant : « je me trouvais à Rome, jeté par une de ces ruses de l'histoire dans la gueule de la louve. Rome avait brûlé Carthago, l'avait vouée aux gémonies, avait interdit que l'on édifiât de nouveaux remparts en lien et place des anciens. » (Bachi, 2006 : 78). Le narrateur poursuit son récit, décrivant Rome d'aujourd'hui devenue inoffensive et sans danger. « Rome l'ennemie de l'Afrique et pourtant bruyante, poussiéreuse, endormie sous le soleil des mouches et des antiques violences africaines » (Bachi, 2006 : 78). Le narrateur ressent une sorte d'empathie vis-à-vis de l'ancienne occupation qui a perdu sa puissance et le prestige d'antan, comme nous le montre ce passage :

Les gens n'aiment pas les voyages, c'est connu. Ou alors ce sont des touristes. Rome en regorgeait. Il fallait les voir, Piazza di Spagna, s'agglutinant autour de la fontaine du Bernin, une barque, comme des mouches sur une bouse bien fraîche, ou sur une charogne, cette carne faisandée d'une vieille notion : l'art. C'était terminé à présent, on baisait les répliques en masse, mais on conchait les artistes...Mais triste, l'église était ensachée dans une publicité géante, à la mode romaine, une capote publicitaire. Quel gâchis ! (Bachi, 2006 : 79-80).

C'est cela donc la description que réserve Sindbad à Rome, une image décevante tout comme celle de « la France ». Paris, selon lui, est une ville où il fait froid et humide et qui s'assombrit davantage lorsqu'elle « faisait à présent la chasse aux étrangers, boutait les Picasso et Modigliani hors de chez elle, les enfournait dans des avions pour les vomir ailleurs » (Bachi, 2006 : 217). Bachi dévalorise l'Europe en particulier Rome et Paris par le fait qu'elle est dévastée par les touristes qu'il qualifie d'invasisseurs. À ce sujet, Sindbad dira : « Depuis la mort du Pape immobile, la cité ne désemplissait pas, envahie par des hordes barbares qui les menaçaient d'un engorgement des égouts, une acqua alta foireuse. Le monde allait à sa perte... » (Bachi, 2006 : 80).

Sindbad, qui trouve refuge dans la ville de Paris, se la représente par le truchement de traces littéraires et de références culturelles anciennes. En s'y promenant, il y trouve des immigrés du passé et du présent, une ville qui accueille les fantasmes et les complexes refoulés. Arrivé à la capitale de France, une ville mêlée à la créativité, découverte d'abord dans les livres, Sindbad était fasciné par tout ce que lui rappellent ces lectures. Paris fut pour lui une ville paradisiaque :

Je fus ébloui par Paris, la Ville lumière, comme je me plaisais à la clamer lorsque je me promenais sur ses boulevards, longuais la Seine en me remémorant Apollinaire. Au Père Lachaise, je me prosternai devant la tombe de Balzac. Si je ne m'étais retenu, de peur d'être moqué par les jeunes filles qui fleurissaient la sépulture de Jim Morrison, cet ivrogne, je me serais sans doute exclamé, comme mon héros fétiche : « A nous deux ! (Bachi, 2010 : 177).

Se comparant à Rastignac, personnage de l'œuvre de Balzac, Sindbad se décrit comme un être ambitieux, charmeur et rêveur, voulant passer au rang du vrai Parisien et se doter d'un nouvel esprit sans refaire les erreurs du paysan naïf qu'était le héros du père Goriot. Le narrateur implique le lecteur dans la configuration de son destin en faisant allusion au destin de Rastignac, connu par Sindbad. Son attachement à la littérature réapparaît en évoquant sa première rencontre à Paris, avec Hérode, étudiant à la Sorbonne, habité par la littérature, rêvant d'écrire une œuvre et devenir célèbre. Sindbad se moque de ses rêves irréalisables car Hérode lui rappelle son passé et sa condition sociale en France :

Nègre il ne l'était jamais, lui, sauf lorsqu'il s'agissait de renouveler son titre de séjour à la préfecture de police de Paris où sa qualité de Malien devenait essentielle aux yeux des flics et surpassait même sa connaissance du français et de ses subtilités. Ce jour-là, parmi tous ces étrangers penauds et inquiets, je me pliais aussi à ce rituel humiliant -, il devenait le Nègre qu'il n'avait jamais cessé d'être et moi l'Arabe au couteau entre les dents. (Bachi, 2010, 179).

Par le recours au vocable « nègre » pour décrire le statut d'Hérode, l'écrivain amateur pour qui la célébrité est inaccessible, Sindbad se rappelle sa situation d'Arabe, semblable à beaucoup d'étrangers qui font partie du décor parisien, sans pouvoir jouir de reconnaissance ou de réussite. Lui aussi, est privé de tous les succès malgré sa préparation d'un doctorat dans une université prestigieuse.

Sindbad évoque les rues de Paris, traversées par des artistes, poètes ou hommes de lettres. Qu'ils soient autochtones ou immigrés, ils ont redéfini le paysage de Paris et ont fait d'elle une ville d'immigrés rarement visibles :

On ne peut ouvrir un journal, lire un article, regarder une émission à la télévision sans que l'on y parle, débâtte, combatte de ce qu'est la France, la France, la France...ad nauseam...Mais la France n'est plus rien, c'est pourquoi on la cherche partout...Une vieille idée disparue, enfouie sous une carpe par une femme de ménage, une musulmane en burqa par exemple, ou alors un Africain polygame, une racaille de banlieue, un Carthaginois en exil. (Bachi, 2010 : 202).

L'Europe décrite par le héros de ce roman se lit dans sa vision de la France actuelle qui rompt avec la vieille image de l'art et de la littérature. Une France qui s'est métamorphosée de par le changement de son tissu social. Son actualité est faite de thématiques nouvelles, de stéréotypes réducteurs et de discours haineux :

La France, ce sont les balayeurs du matin, les ramasse merde de ces toutous que promènent des mémés, les bâtisseurs de l'ombre, les Bengalis des cuisines que l'on ne remarque jamais et qui embaument pourtant le métro d'ail et d'épices le soir, quand la fatigue les fait tomber de leurs sièges, les Algériens haïs parce qu'ils ont osé sortir de la nuit coloniale et dont les enfants sont un vivant remords de ce crime, les Vietnamiens et les Chinois entassés dans un arrondissement de la ville au chiffre du malheur et que l'on ne remarque plus tant ils se sont fondus dans le décor, voilà le pays invisible, parfumé, celui dont on aimerait bien se passer au risque de disparaître corps et âme et de ressembler à la Suisse : cet autre destin de la France, un pays de couscous et de banquiers, paradis des vaches et des nazis. (Bachi, 2010 : 202).

La France, microcosme de l'Europe, abrite des immigrés fantômes associés, pour Sindbad, à de nombreux stéréotypes. Il y voit de nombreux travailleurs qui s'entassent dans des quartiers et dans les transports qu'ils inondent par des odeurs particulières. Ces êtres oubliés trainant leurs histoires d'exil et de migration dessinent un nouveau portrait de la France et de l'Europe surpeuplée, sombre et pale. L'auteur fait ressortir des faits historiques qui consolident l'image d'une France xénophobe :

Tu me comprends, toi, Sindbad. Un Africain à Paris... Avec une Blanche... Si tu voyais les regards des gens, dans la rue... N'oublie pas ce qui s'est passé le 17 octobre 1961. Des Algériens dans la Seine, quatre cents, et Papon le Nazi félicité par de Gaulle. Et Vichy, bien avant, les collabos, c'était à Paris, ne l'oublie. Cette ville n'aime pas les étrangers, Sindbad. (Bachi, 2010 : 217).

Cette France au double visage, cache sous son charme des exactions inoubliables. Son mythe se dissipe face aux secrets dérangeants que ses habitants s'efforcent de refouler. Entre Paris des Lettres et Paris des hostilités et des immigrés, Sindbad ressent une dysphorie inexplicée.

La Ville lumière était un mythe qu'on avait exporté dans le monde entier au début du vingtième siècle. D'ailleurs, avec le camembert et le bordeaux, c'était la seule création française que s'arrachaient les Américains qui touristaient à Paris sous leur lumière d'août. Oubliés les Sartre, Camus, Foucault et Derrida (Bachi, 2010 : 217).

Faisant de Casanova, le Héros de sa thèse de doctorat, son alter ego, Sindbad imite son parcours en insistant sur la démonstration de son savoir culturel et sur la nécessité de paraître cultivé et différent de tous les étrangers que Paris accueille sur son sol. L'euphorie ressentie en vivant à Paris est liée aux figures littéraires et artistiques qui l'ont toujours fasciné et dont il se considère comme l'héritier. Mais, son vécu en Europe s'est réduit à des conquêtes féminines ; pourtant, son objectif « est moins, en réalité, un être de chair qu'un ailleurs aussi attirant qu'indéfini » (Bachi, 2010 : 89).

L'humiliation ressentie par Sindbad en tant qu'étranger et Arabe en Europe est partagée par Azel le héros de *Partir*. Si Sindbad entame son périple comme ouvrier clandestin chez un espagnol qui lui inflige une servitude d'esclavagisme, Azel, quant à lui, s'est plié aux envies charnelles de Miguel qui l'a sauvé des misères du Maroc. Azel dénonce le comportement des Européens fortunés qui profitent de la pauvreté des jeunes marocains et abusent d'eux :

Je voulais crier et dénoncer tous ces Européens friqués qui viennent faire leur marché dans les milieux pauvres de Tanger, de Marrakech, d'Essaouira, je me souviens de l'histoire de la crevette, la crevette c'est l'adolescent encore tout frais que l'homosexuel européen paye avec un sandwich, oui, non seulement ils baisent ou se font baiser mais ils ne payent même pas correctement les crevettes (Ben Jelloun, 2006 :96).

Idéalisée, l'Europe pour Azel est comparable au paradis, là où il pourrait s'épanouir et jouir d'une vie prospère. Tous les moyens sont bons pour y parvenir, son aventure avec Miguel, le gentil et riche espagnol en est la preuve. Miguel lui procurera un visa et épousera aussi sa sœur Kenza. Une fois en Espagne, Azel est craintif, soucieux, l'euphorie de l'arrivée se dissipe graduellement :

Triste et fatigué, il se mit au lit sans parvenir à dormir. Tout se bousculait dans sa tête, il voyait des images tantôt claires, tantôt obscures. Assez perdu, il ouvrit le sac que sa mère lui avait préparé et il s'empiffra comme un gamin de gâteaux au miel. Il se dit que le paradis dont il avait rêvé ne pouvait pas ressembler à une petite chambre au dernier étage d'un grand immeuble, à cette solitude qui l'empêchait de trouver le sommeil (Ben Jelloun, 2006 :29).

De là s'illustre, une identité migrante confuse, une double absence corporelle et mentale (Sayad, 1999). La nostalgie du pays natal lui fait regretter silencieusement sa décision, ce sentiment d'insécurité et ce fossé identitaire constituent le catalyseur même de la quête interminable d'un compromis entre un pays mal aimé et une Europe longtemps rêvée :

C'est fou, j'ai envie d'être avec eux, juste pour une heure, et puis revenir ici. Et puis non, je n'ai pas envie de partir, même pour une heure. Je veux arrêter de penser à toi, à ton air, à ta lumière. Tu sais, du Maroc on voit l'Espagne, mais la réciproque n'est pas vraie. Les Espagnols ne nous voient pas, ils s'en foutent, ils n'ont que faire de notre pays. Je suis dans ma petite chambre, ici ça sent le renfermé, il n'y a qu'une fenêtre et je n'ose pas l'ouvrir ; j'avoue que je suis déçu, je suis seulement impatient, vidé, fatigué, le changement de climat et puis la peur, la peur de ce qui est nouveau, la peur de ne pas être à la hauteur... Je vais essayer de m'endormir en pensant à toi, mon cher pays, ma chère et si généreuse inquiétude (Ben Jelloun, 2010 :29).

L'exil est le révélateur du malheur des immigrés. Il synthétise leurs échecs en les trainant dans les ténèbres. La quête inébranlable d'une identité incertaine dans l'Europe de l'osmose s'accompagne de nostalgie omniprésente et d'une confrontation perpétuelle de l'Espace-temps entre Le Maroc et l'Espagne, entre le passé et le présent. Cet assortiment de sentiments, euphorique et dysphorique vécus par les exilés crée :

Deux espaces-temps celui du lieu passé auquel se rattachent les notions de déracinement, de nostalgie et peut-être de stagnation et du lieu présent qui dégage une solitude, une aliénation voire un épanouissement. Par ailleurs ces deux espaces-temps sont reliés entre eux par un mouvement vers l'avant, un passage à travers le temps et l'espace, un phénomène irréversible (Thibeault-Bérubé, 2010 : 48).

C'est ce que Miguel, l'amant d'Azal a constaté après avoir aidé son amant et sa sœur pour s'installer en Espagne. L'immigration les a déstabilisés et écartelés entre deux univers culturels qu'ils ont eu du mal à concorder. Le parcours d'Azal, empreint de douleur et de mélancolie, a fait de lui un informateur de la police anti-terroriste, une prise de risque qui a anticipé sa fin. La montée de l'intégrisme en Europe a eu ses conséquences sur Azal, mort égorgé par les frères musulmans.

2.3. La dysphorie du Non-retour

L'Europe vénérée par les personnages des deux œuvres était loin de la réalité, elle était incapable de les combler. L'Eldorado dont Azal était obsédé est en fait une utopie. Une fois là-bas, il est vite rattrapé par le remords et la nostalgie. Il dévoile son attachement à son pays par des lettres qu'il lui adresse depuis son exil. Il ressent une dysphorie comparable à un fantasme interrompu par un cauchemar. Dans l'œuvre de Ben Jelloun, la dysphorie ressentie est exprimée par le thème du retour au pays d'origine, le fantasme brisé par la mort, évoqué dans le dernier chapitre où ceux qui étaient euphoriques à l'idée d'arriver en Europe y ont laissé leurs vies ou quelque chose d'eux-mêmes.

Azal espérait rentrer à son pays, l'Europe ne lui convenait plus, le sentiment d'insécurité le poursuivait. En effet, « Le retour au pays est synonyme de ressourcement, de régénération et de rédemption de toutes les souillures. [...] Il correspond au besoin de retrouver l'Eden, la terre promise, la pureté, l'engloutissement dans un monde idéalisé [...]. » (Oktapoda, 2008 : 99). Le retour à Carthago s'est aussi fait ressentir chez Sindbad qui, après moult aventures, a décidé de rentrer à son pays. D'ailleurs, il avoue être « un homme à la recherche de l'amour absolu - un homme dont les rêves et les espérances finiront, avec le temps, par se teinter de nostalgie. » (Bachi, 2010 : 325).

À Madrid, repéré par la police, Azal s'est vite reconverti en informateur de la police anti-terroriste pour sauver sa peau. Il était prêt à devenir indicateur de la police, et dénoncer les mouvements islamistes qui se multiplient en Europe depuis quelques années, prêt à dénoncer Abdel wahab, le recruteur qui l'a approché en

ville. « Il tient le discours de la revanche, il m'a parlé d'Isabella la Catholique, de l'Andalousie, du retour de l'islam en terre chrétienne et mécréante... J'ai rendez-vous avec lui la semaine prochaine » (Ben Jelloun, 2010 : 92). L'auteur n'omet pas de rappeler l'image de l'Europe actuelle caractérisée par la prolifération des groupes islamistes menaçant sa quiétude. Leur projet les pousse à recruter les jeunes immigrés déboussolés en quête de Soi. Pour échapper à l'expulsion, Azel décide d'infiltrer ces groupes :

Il y avait une seule chose qu'il ne voulait pas: se laisser expulser vers le Maroc. La honte, la hchouma, la hegra, l'humiliation, ça non, jarnais, tout sauf ça, merne la prisonnais pas le coup de pied au derriere, assez fort pour l'envoyer en quelques secondes sur les hauteurs de la Vieille Montagne de Tanger. Il était parti. Parti pour ne revenir qu'en prince, pas en déchet jeté par les Espagnols (Ben Jelloun, 2010 :91).

Après le destin tragique d'Azel, l'auteur clôt son œuvre par un appel de « Toutia », le bateau des fantasmes et des cruautés qui porte les espoirs et les cadavres. Elle réunit, comme dans un conte, tous ceux qui ont égaré leurs vies et leurs rêves en Espagne. C'est l'appel de la faucheuse du roman, le bateau qui mène à la mort.

Conclusion

La recrudescence du phénomène migratoire est le signe d'un profond malaise social qui s'est traduit dans les écrits maghrébins francophones. L'Europe, destination principale des jeunes maghrébins, se perçoit comme l'unique perspective d'évasion et d'aventure. Les récits de leur traversée en mer débouchent souvent sur un constat d'échec que la littérature s'efforce de mettre en scène.

Le premier questionnement qui a guidé notre réflexion était relatif à l'image de l'Europe véhiculée dans les romans dédiés aux phénomènes migratoires. Nous nous sommes aussi interrogée sur le probable passage des personnages des deux romans d'une euphorie à une dysphorie liée à un fantasme utopique de l'Europe et à des conflits identitaires générés par l'expérience de la migration.

L'Europe, lieu de l'enchantement et du désenchantement, de l'euphorie du fantasme et de la dysphorie de l'utopie a constitué l'axe pivot de notre analyse. Bachi nous transmet l'image de l'Europe actuelle, celle des immigrés clandestins et de l'esclavagisme inavouable. L'Europe qui lui inspirait les arts est devenue un espace de répulsions. Cette représentation se consolide dans le texte de Ben Jelloun où Azel cède à la fatalité du destin dans une Europe qui l'a rejeté, un

Eldorado toxique, pénétré par des intégristes islamistes dangereux qui entachent l'image d'une Europe libre et prospère.

Errer entre l'Afrique et l'Europe, entre L'Orient et l'Occident avait pour motif une quête de soi, une renaissance des cendres de Carthago et des cruautés de Tanger. Mais cette errance a eu une fin, un retour au pays d'origine pour Sindbad l'immortel et un non-retour pour Azel le mortel. Le retour nécessaire aux sources est représenté aussi comme un fantasme dans l'œuvre de Ben Jelloun, son héros aspirait à y retourner en prince, d'où l'image du bateau qui transporte tous les morts par lequel Ben Jelloun a clôturé son roman. Quant à Sindbad, épuisé de toutes ses mésaventures, poursuit ces voyages interminables et finit par un retour au pays natal.

L'euphorie et la dysphorie, dénominateur commun des deux œuvres explorées dans cet article, ont pour origine l'incessante quête de soi de ces sans-destins⁴ dans une Europe à deux visages dissimulant sous la beauté publicitaire un ailleurs inaccessible.

Bibliographie

- Abouayed, K. 2004. *Les Sans-destin*. Alger : éd Dahleb-ENAG.
- Bachi, S. 2010. *Amours et Aventures de Sindbad le Marin*. Paris : Gallimard.
- Ben Jelloun, T. 2006. *Partir*. Paris : Folio.
- Bonn, C. 2016. *Lectures nouvelles du roman algérien*. Paris : Classiques Garnier.
- Goldmann, L. 1964. *Pour une sociologie du roman*. Paris : Gallimard.
- Lukacs, G. 1989. *La théorie du roman*. Paris : édition Gallimard.
- Lynch, K. 1976. *L'image de la cité*. Paris : Dunod.
- Oktapoda, E. 2008. « Zeida de nulle part ou l'entre-deux-cœurs de Leïla Houari ». *Voix/voies méditerranéennes*, n° 4, p. 87-103.
- Sayad, A. 1999. *La Double Absence, Des illusions aux souffrances de l'immigré*. Paris : Seuil.
- Thibeault-Bérubé, A. 2010. Mobilité immobile : l'expérience exilique dans Le Champ dans la mer de Ying Chen. In : *Femmes et exils : formes et figures*. Québec : Presses de l'Université Laval.

Notes

1. Appellation d'origine arabe désignant les bruleurs des frontières.
2. « Amours et aventures de Sindbad le marin est un roman de l'écrivain algérien Salim Bachi, publié en 2010.
3. « Partir » est un roman écrit par le romancier marocain Tahar Ben Jelloun publié en 2006.
4. Kamel Aflah Bouayed, écrit un roman intitulé Les Sans-Destin, un mot composé qui renvoie aux sans-papiers et clandestins.